

Lutte de classe

La « décroissance » une théorie réactionnaire. (1)

J'ai relevé une contradiction intéressante à ne pas confondre avec un paradoxe, vous comprendrez pourquoi plus loin je prends soin de le préciser, que l'on n'avait pas encore évoquée ensemble.

On nous dit que le capitalisme s'est emballé, que si les aristocrates de la finance avaient fait preuve de davantage de discernement et de patience au lieu de se lancer dans une spéculation effrénée et penser qu'à se remplir les poches le plus rapidement possible, la crise actuelle du capitalisme n'aurait pas eu lieu.

On reproche aussi au capitalisme de survivre à crédit et d'avoir poussé un peu loin le bouchon dans ce domaine, au point d'avoir conduit l'ensemble du système économique au bord de la paralysie ou de l'asphyxie.

On lui reproche aussi son développement impétueux dans des pays comme la Chine ou l'Inde.

On lui reproche aussi de trop produire de manière générale, entendez, gaspiller.

On reproche aussi à la population de consommer sans compter, surtout la classe ouvrière qui est la plus nombreuse, et qui par conséquence devrait être encore plus taxée.

Bref, si l'on suit le raisonnement de ces gens-là, les capitalistes auraient dû y aller pépère et ne pas brusquer les choses ainsi l'humanité tout entière s'en porterait mieux. C'est le discours que tiennent de soi-disant anticapitalistes qui ignorent apparemment que l'accumulation du capital est une des lois fondamentales incontournable du capitalisme. Ces charlatans rêvent en fait d'un développement harmonieux du capitalisme qui pourrait garantir la paix et le bonheur à tous les hommes sur terre.

Ce discours est de nature réactionnaire, pour la bonne raison qu'il tend à nous faire croire que l'humanité se porterait mieux si le capitalisme s'était développé à un rythme moins soutenu, autrement dit, qu'il aurait encore mieux valu dans de nombreuses contrées du monde conserver les modes de production archaïques hérités de l'époque féodale, où la servitude humaine et l'obscurantisme sévissaient sans qu'aucun espoir n'existe d'y mettre un terme pour ceux qui en étaient victimes, on baigne donc en pleine ignorance.

Ces gens-là voudraient nous renvoyer plusieurs siècles en arrière, à l'époque qui a précédé les découvertes de Marx et Engels, qui se sont employés inlassablement à démontrer que le développement des forces productives était le moteur de l'histoire avec la lutte des classes qui en était la conséquence directe.

Nier ce fait que même des économistes bourgeois du XIXe siècle ont été obligés de reconnaître, est d'une extrême importance et d'une gravité exceptionnelle pour le mouvement ouvrier, car au-delà, cela revient à nier l'existence de la lutte des classes, à nier l'indépendance de classe du prolétariat, à nier la légitimité de son combat pour son émancipation, à nier sa capacité à y parvenir un jour, au profit de la collaboration de classes ou du corporatisme qui ne profite qu'aux capitalistes.

Je ne vous cacherai pas que c'est un article de *Libération* du 27 août, intitulé *Nouveaux Portraits Anticapitalistes*, que j'ai trouvé sur le site du NPA, qui m'a inspiré cet article écrit d'une seule traite.

J'en viens à cette contradiction propre au capitalisme où à laquelle il conduit.

Certes, le capitalisme s'est développé de manière débridée en recourant à l'artifice du crédit qu'il a poussé au-delà de tout ce qu'on aurait pu imaginer auparavant, le tout accompagné d'une masse colossale de destructions de forces productives, mais on est en droit de penser que s'il n'avait pas agi ainsi, bien des pays sur presque tous les continents en seraient encore actuellement à un stade de développement pré-capitaliste ou sous-développés, donc leur prolétariat ne se serait pas davantage développé et il serait évidemment encore moins en mesure de prétendre résoudre la question du pouvoir pour s'émanciper de l'exploitation de l'homme par l'homme.

Donc, le capitalisme s'est développé d'une manière anarchique à travers le monde et il ne pouvait pas en être autrement compte tenu de la concurrence que se livrent en permanence les capitalistes, avec tous ses défauts, il a entraîné l'humanité au bord de l'abîme à plusieurs reprises au cours du XXe siècle tout en infligeant le reste du temps à tous les peuples de cruelles souffrances, mais il a surtout permis au prolétariat de tous les pays à des degrés divers, de pouvoir poser les bases du combat pour sa libération de l'exploitation en profitant de la liquidation des vestiges des rapports sociaux issus du mode de production qui existaient précédemment.

Dans sa course folle au profit, le capitalisme a posé sans le vouloir ou le rechercher, les conditions objectives de l'unité du prolétariat mondial qui sont indispensables pour pouvoir mener à son terme son combat pour l'abolition du capitalisme ou de l'exploitation de la surface de notre planète.

Certes, tout ce processus s'est déroulé en grande partie inconsciemment, non sans imperfections, loin s'en faut, et l'idée ne nous viendrait pas un instant à l'esprit de l'épargner en quoi que ce soit pour ses insuffisances ou ses excès dont furent toujours victimes l'immense masse des exploités.

Maintenant, on ne peut pas nier qu'il a fait faire un bond gigantesque en avant à la civilisation humaine dans pratiquement tous les domaines, qu'on l'admette ou non n'y changeant rien.

La question aujourd'hui qui est posée à l'humanité tout entière et en premier lieu au prolétariat mondial est complexe : faut-il oui ou non conserver le mode de production capitaliste qui manifestement nous conduit à la barbarie ou produire sur d'autres bases économiques que la propriété privée des moyens de production, afin de pouvoir enfin satisfaire les besoins et aspiration de l'ensemble de la population mondiale pour qu'elle puisse vivre enfin en paix et en harmonie ?

La question que nous devons résoudre n'est pas celle de la production en soi comme la pose les adeptes de la décroissance, puisque le capitalisme a déjà résolu en partie celle de la socialisation de la production en la concentrant et en la modernisant dans des proportions inconnues dans le passé, la question déterminante qu'il faut se poser est de savoir dans quel objectif précis nous produisons, je parle ici sur le plan économique, car elle concentre à elle seule toutes les autres et qu'on ne pourra pas résoudre les questions concomitantes à celle-ci sans y avoir répondu au préalable.

Nous savons que le fondement du capitalisme et sa raison d'être réside dans le profit qui doit être sans cesse accumulé, au point de passer de crises en crises de plus en plus monstrueuses aux conséquences imprévisibles sur le plan social et politique. Donc, l'unique objectif de la production, aujourd'hui comme hier ou autrefois, réside uniquement dans le profit du capitaliste. Il ne peut pas en changer à sa guise, sinon il y a belle lurette qu'il le saurait et qu'il se serait employé à éviter les crises qui secouent périodiquement le capitalisme. Si l'effondrement du capitalisme est inévitable, sa disparition ne l'est pas, sauf s'il entraînait la civilisation humaine dans sa chute.

Dans la société, les capitalistes ne représentent qu'une infime partie de la population par rapport à l'immense masse des exploités. Or c'est cette poignée d'exploiteurs qui décident quoi et comment produire en fonction des profits qu'ils espèrent empocher, puisque c'est leur seul objectif. Ce sont eux qui prennent ces décisions parce qu'ils possèdent un titre de propriété sur les moyens de production ou la terre, titre qui en font les propriétaires qu'ils l'aient hérité ou non, mais qui ne tombent pas du ciel et provient de l'exploitation des générations passées ou présentes d'ouvriers ou de paysans.

La question est donc de leur retirer ce titre de propriétaire, ce privilège sur lequel repose leur pouvoir, pour produire différemment lorsque c'est nécessaire, afin de pouvoir répartir les richesses produites entre toute la population au lieu qu'elles ne viennent grossir le capital des esclavagistes des temps modernes. Pour être plus précis, ce n'est pas seulement ce titre de propriétaire qu'il faut supprimer ou transmettre à un tiers (à l'Etat ouvrier socialiste composé des producteurs en l'occurrence), mais bien les rapports sociaux d'exploitation qui y sont attachés et avec lesquels il se confond.

On ne peut pas produire à la fois pour réaliser du profit et pour satisfaire les besoins de l'ensemble de la population, voilà la démonstration que n'a cessé de faire le capitalisme à la face du monde depuis le premier jour de son existence. C'est la place que les différentes classes sociales occupent au sein du processus de production qui détermine leurs intérêts distincts et antagoniques, inconciliables.

Je ne suis pas certain que les partisans de la décroissance se préoccupent tellement de ces questions ou qu'ils les traitent sous l'angle que nous venons de voir, à savoir la prise en compte des besoins de

l'ensemble de la population mondiale, car avant de penser à réduire la production et la consommation qu'ils considèrent excessives, admettons que cela se discute dans certains cas, on y reviendra, ils devraient commencer par poser la question des gigantesques forces productives qui sont englouties dans l'économie de guerre ou les gâchis colossaux qui sont le produit de l'anarchie qui règne dans le capitalisme, sans parler des dizaines de milliers de milliards de dollars qui sont partis en fumée ces derniers mois par exemple. Ils pourraient aussi se demander pourquoi il serait possible de satisfaire dès maintenant les besoins de l'ensemble de l'humanité et cela demeure impossible.

Mais voilà, poser ces questions aboutit forcément à poser la question de la remise en cause du capitalisme, or ces gens-là en sont incapables.

Finalement on arrive à la conclusion que celui qui détient les moyens de production détient le pouvoir, notamment le pouvoir de faire ce qu'il veut, quand il veut, sans se soucier du reste de l'humanité ou de notre planète qui ne sont que des sources de profit ou rien.

Donc pour répondre à notre question, il faut lui retirer ce pouvoir, il n'existe pas d'autres solutions. Il faut donc exproprier les capitalistes sans leur verser le moindre centime, sinon ils vont recycler l'argent qu'on leur aura versé dans d'autres secteurs de l'économie ou dans d'autres pays. Mais on ne peut pas exproprier les capitalistes un par un, même s'ils ne sont pas nombreux, c'est inimaginable de l'envisager à l'échelle d'un pays, cela prendrait trop de temps et cela leur laisserait celui de s'organiser pour empêcher cette mesure d'être appliquée et menée à son terme, le plus simple serait de prendre le contrôle des banques pour les étouffer littéralement, une fois à l'agonie il n'y aurait plus qu'à se baisser pour ramasser la mise et les mettre dehors.

Cette dernière solution est envisageable, à ceci près qu'elle peut se retourner en son contraire, les capitalistes pourraient utiliser cette situation comme prétexte pour organiser le lock-out de leurs entreprises et dresser leurs ouvriers contre le gouvernement qui aurait pris la décision d'exproprier les banquiers, le mieux serait encore de réaliser les deux opérations simultanément en chargeant les ouvriers de s'en occuper eux-mêmes, il suffirait de leur donner des garanties sur leur avenir...

Mais qui peut les exproprier ? Les travailleurs eux-mêmes. Mais c'est impensable dans l'état actuel des choses sur le plan politique, les capitalistes vont appeler à l'aide le gouvernement qui va envoyer la troupe ? Exact, c'est aussi la raison pour laquelle on ne peut pas les exproprier un par un, il faut que l'ensemble de la classe ouvrière soit mobilisé et soutienne cette mesure révolutionnaire.

- Vous n'avez pas répondu à la question ?

- J'y viens. Si le gouvernement est aux ordres des capitalistes il demeure impossible de remettre en cause la propriété privée des moyens de production, il faut donc un gouvernement qui soit aux ordres de la classe ouvrière et auquel obéisse la troupe (le sort de la troupe est une autre question). C'est la raison pour laquelle il est impératif d'avoir porté au préalable au pouvoir un gouvernement ouvrier révolutionnaire, donc d'avoir chassé celui qui était en place qui était favorable aux capitalistes, sans oublier les institutions qu'il aura fallu abolir, car le pouvoir des classes dominantes ne se résume pas au gouvernement ou au président de la République, aucune classe dans le monde n'a jamais pris le pouvoir à l'issue d'un changement de gouvernement, la « révolution par les urnes », cela n'existe que dans la tête de quelques opportunistes (Mélenchon par exemple).

- Mais pourquoi dites-vous chasser, n'existerait-il donc pas d'autres solutions ?

- Non. Parce que vous n'imaginez quand même pas qu'un gouvernement avec un tel programme pourrait sortir un jour des urnes et s'installer tranquillement à la place de ces messieurs qui détiennent le pouvoir depuis plus de deux siècles, ils ne vous en laisseront jamais l'occasion ou déclencheront immédiatement une guerre civile pour renverser le nouveau pouvoir en place. C'est normal, vous n'imaginez tout de même pas que les capitalistes vont se laisser dépouiller de tous leurs biens et privilèges sans réagir violemment. Aussi loin que vous chercherez dans le passé sur tous les continents, jamais vous ne trouverez un seul exemple qui pourrait prouver le contraire.

Si je résume, pour résoudre la question de la production qui a été soulevée, sur la répartition des richesses, la sauvegarde de notre planète, sur les injustices et les inégalités, etc., il faut régler impérativement au préalable la question politique du pouvoir, les deux étant intimement liés, sans que l'on puisse inverser l'ordre des priorités.

- Et que se produit-il sinon ?

Sinon, c'est facile à comprendre, vous ne combattrez qu'une infime partie des conséquences néfastes du capitalisme avec plus ou moins de bonheur, sans toutefois remettre en cause ses fondements, autrement dit rien ne changera fondamentalement, pire, c'est à la majorité de la population à qui indirectement vous ferez payer les transformations que le capitalisme aura dû opérer pour assurer sa survie, bref, vous serez un parfait réactionnaire malgré vous.

Il faut bien comprendre que nous sommes en présence d'un processus dialectique, le capitalisme a engendré le prolétariat qui à son tour doit le faire disparaître et disparaître par la même occasion.

Le capitalisme s'est développé en produisant son contraire, sa négation, il s'est développé jusqu'à un degré où il est entré en putréfaction, de progressiste au niveau historique, il est devenu un obstacle à tout nouveau progrès social à l'échelle de l'humanité, d'où les guerres incessantes à travers le monde depuis deux siècles...

Il a suivi exactement le même cheminement que les classes qui l'ont précédé au pouvoir ou les différents modes de production antérieurs, une fois qu'ils ne pouvaient plus contenir les forces productives qu'ils avaient engendrées. Du zénith, il est passé au crépuscule en somme.

Le capitalisme est devenu une sorte d'anachronisme dans l'histoire de la civilisation humaine, dans la mesure où il n'a jamais existé dans le passé à un tel degré une telle distorsion entre le pouvoir dont disposent une poignée d'individus qui accaparent les richesses, et les besoins immenses de plus de six milliards de producteurs avec leurs familles, qui ne disposent finalement d'aucun pouvoir en dehors (temporairement) de celui qu'ils ont conquis par leur propre combat, et pour survivre que leur tête ou leurs bras.

Vouloir freiner le développement du capitalisme sous prétexte qu'il gaspille des forces productives ou pourrait notre environnement, c'est la théorie que défendent les adeptes de la décroissance, c'est d'une part vouloir freiner le développement du capitalisme sur les continents où il n'est pas encore totalement développé, donc empêcher que le prolétariat ne se développe également dans de nombreux pays, c'est également ignorer les lois internes de fonctionnement du capitalisme, cela revient à vouloir faire tourner les lois de l'histoire à l'envers, c'est répétons-le, réactionnaire, puisque c'est la définition qui caractérise le mieux ce genre de processus en politique.

J'avais terminé cet article sans prétendre avoir épuisé notre sujet, quand vint l'heure de vaquer à mes autres occupations quotidiennes. Deux heures plus tard, je profitais de mon dîner solitaire pour prendre quelques notes sur un cahier que je retranscris ici.

Voilà une intéressante question que les adeptes de la décroissance pourraient se poser. Avant d'y venir, force est de constater qu'il y a des gens qui se posent des questions et il y en a qui ne s'en posent pas beaucoup ou très rarement, ces derniers constituent la majorité. Parmi ceux qui ne s'en posent que très peu, il y en a qui prétendent que c'est inutile de s'en poser puisqu'on serait incapable d'y répondre. Cela me fait penser à de savoureux dialogues de Michel Audiard dans la bouche de Louis Jovet, en réalité, on ne devrait se poser de questions qu'à condition d'en connaître à l'avance les réponses, au moins cela nous permettrait de paraître plus intelligent que la moyenne, ce qui ne serait pas si mal par les temps qui courent ! Ce dialogue est inventé.

(La suite demain en principe car la mousson a commencé avec un mois d'avance apparemment.)